

Claude Dupont

Quand le destin s'en mêle

Récit de vie

*Le temps n'est pas maître de notre destin, il
n'en est que le comptable.*

Grégoire Lacroix
(écrivain, journaliste et poète français)

À Christiane, mon épouse bien-aimée...

1.

Les maximes sont les proverbes des gens d'esprit. Souvent, lorsqu'on énonce des règles de conduite ou de morale, on a coutume de dire que selon que l'on sera né de parents riches ou misérables, notre destinée sera différente. Il existe quatre possibilités : la personne née de parents riches, qui sera entourée d'amour, aura un avenir radieux ; celle née de parents riches, mais qui sera laissée pour compte, aura un avenir incertain ; celle née de parents pauvres, mais qui baignera dans leur amour, aura un avenir assez brillant ; enfin, celle qui sera née de parents pauvres qui n'auront que de l'indifférence à son égard subira une vie de calvaire.

L'avenir de Claude fait partie de cette dernière catégorie.

Le destin de chaque individu est tracé à l'avance, au travers des gènes de ses ancêtres, qui lui sont transmis alors même qu'il n'est pas encore tout à fait un embryon dans le ventre de sa mère. De ce fait, à sa naissance, Claude possédait ceux de ses parents et de ses grands-parents.

L'existence est ainsi faite que le décès d'un membre de la famille peut influencer le destin de l'être qui va naître...

*

Le grand-père de Claude, monsieur Lefèvre, avait vu le jour dans les années 1880. Fils de parents assez aisés, il

avait eu la chance de poursuivre des études jusqu'au lycée, ce qui lui avait permis d'avoir de solides connaissances dans de nombreux domaines et d'accéder à un bel emploi : il était chef de train dans la Compagnie des chemins de fer qui desservait la région Ouest. Voyageant généralement dans les trains qui parcouraient la ligne Paris-Caen, il n'était pas souvent chez lui. Il se rattrapait lors de ses congés, pendant lesquels il aimait s'occuper de sa famille. Son épouse lui ayant donné quatre filles et trois garçons, il élevait tout ce petit monde dans la rigueur et la dignité, mais toujours avec bienveillance.

Autodidacte et extrêmement habile de ses mains, il ne cessait de développer ses connaissances, qui étaient très étendues. Il adorait, en particulier, s'occuper de son jardin, greffant lui-même les arbres fruitiers, puis les rosiers, par bouturage, de manière à obtenir des roses de toutes les couleurs ; il réussit même à en créer une verte. Il possédait également un petit atelier, en contrebas de sa maison. Sur l'établi trônait un tour d'horloger qui lui permettait de fabriquer de petites pièces rondes. C'est là aussi qu'il ciselait parfois les douilles d'obus, qu'il transformait en objets de décoration, une activité courante en cette année 1917, en pleine Grande Guerre.

C'est au cours de cette année-là que sa femme et leur fille Yvonne – la future mère de Claude – s'aperçurent que le vase placé sur la cheminée contenait toujours son obus de mortier. Cette découverte leur causa une grande frayeur ; elles n'avaient qu'une crainte : que l'objet tombe sur le sol. Appelé à grands cris, le chef de famille s'empressa d'emporter la cause de leur affolement dans son atelier.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il retourne dans son local pour s'en occuper. Il était à l'ouvrage lorsqu'un

voisin entra et, après avoir échangé quelques formules de politesse, s'enquit de son activité en cours. En homme affable, monsieur Lefèvre se fit un plaisir de lui expliquer ce qu'il était en train de faire. Hélas ! Il n'avait pas encore détaché l'obus de la douille, ce dernier n'était donc pas désamorcé. Ce moment de distraction lui fut fatal.

Les habitants aux alentours se figèrent en entendant l'explosion. Le bruit retentissant de la détonation ramenait pour un instant les combats aux portes de chez eux. Il leur fallut quelques minutes avant de réagir et se précipiter vers l'atelier, où ils découvrirent l'ampleur du désastre. Le grand-père gisait à terre, le ventre ouvert, et le voisin avait perdu une jambe.

Appelé en urgence, le docteur ne put que constater la mort de l'un et prodiguer les premiers soins à l'autre.

Les gendarmes menèrent une enquête pour savoir d'où venait l'obus, mais personne n'en connaissant la provenance, l'affaire fut rapidement classée.

Écrasée par le chagrin, sa femme, qui lui vouait un amour sans borne, dut pourtant rapidement surmonter sa douleur. Elle n'avait pas le choix. N'ayant désormais plus aucun moyen de subsistance, il fallait qu'elle trouve une solution pour nourrir ses sept enfants, tous encore à charge et perturbés par la disparition brutale, presque sous leurs yeux, de leur père bien-aimé.

La jeune veuve, qui avait la chance de posséder une machine à coudre, trouva à s'employer dans la confection des uniformes et autres vêtements destinés aux soldats. Le salaire était maigre, il leur procurait tout juste de quoi s'acheter un peu de nourriture, mais cela leur permettait de survivre.

Demeurée seule pour élever ses enfants et diriger sa famille, elle fut vite dépassée par l'énergie débordante de